

Bibliothèques, peuples indigènes, identité et inclusion.

Civallero, Edgardo.

Cita: Civallero, Edgardo (2007). Bibliothèques, peuples indigènes, identité et inclusion. *World Library and Information Congress - 73rd IFLA General Conference and Council*. IFLA, Durban (Sudáfrica).

Dirección estable: <https://www.aacademica.org/edgardo.civallero/36>




Esta obra está bajo una licencia de Creative Commons.

Para ver una copia de esta licencia, visite

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.es>.

Acta Académica es un proyecto académico sin fines de lucro enmarcado en la iniciativa de acceso abierto. *Acta Académica* fue creado para facilitar a investigadores de todo el mundo el compartir su producción académica. Para crear un perfil gratuitamente o acceder a otros trabajos visite: <http://www.aacademica.org>.

	<p style="text-align: right;">Date : 07/08/2007</p> <p>Bibliothèques, peuples indigènes, identité et inclusion (intégration, amitié)</p> <p>Edgardo Civalero Université nationale de Cordoba Argentine</p>
Meeting:	128-4 Division III (4)
Simultaneous Interpretation:	Yes
<p>WORLD LIBRARY AND INFORMATION CONGRESS: 73RD IFLA GENERAL CONFERENCE AND COUNCIL 19-23 August 2007, Durban, South Africa http://www.ifla.org/iv/ifla73/index.htm</p>	

Résumé

Les peuples originaires (natifs) représentent une majorité démographique, de même qu'une minorité sociale, dans de nombreux pays d'Amérique Latine. Ils constituent la base ethnique de la diversité culturelle du continent, une diversité composée de centaines de différentes langues, coutumes, religions, littératures, et traditions orales. Faiblement inclus dans le développement social, même s'ils ont atteint plusieurs succès au cours de leurs luttes, ces groupes humains ont été discriminé et laissé de côté par presque chaque gouvernement. Leurs pertes incluent leurs langues maternelles, de même qu'une grande partie de leur culture originale. De plus, étant donné qu'ils ont toujours transmis leurs mémoires à travers la tradition orale, leur histoire également est en train de se perdre.

Les services des bibliothèques pour les populations aborigènes ont été peu développés en Amérique Latine, même si des propositions intéressantes existent. Parmi ces propositions, on compte le travail de l'auteur, qui a mis en œuvre des unités dans le Nord-est de l'Argentine, en introduisant des collections sonores dans les petites bibliothèques invitées dans les écoles, au sein de communautés natives. Ces collections récupéraient la tradition orale, et la connectaient avec le plan d'études scolaire. Par l'intermédiaire de ce matériel enregistré et sa transcription partielle en langue originelle et en castillan, une partie importante du patrimoine culturel de la communauté a été sauvé de l'oubli, et a été utilisé (en se servant de la langue aborigène) pour soutenir l'éducation interculturelle bilingue. D'autres services, comme ceux des « livres vivants », ont été mis en œuvre pour revitaliser des anciens canaux d'informations.

A travers ce type de services, les bibliothèques peuvent récupérer des identités en voie de disparition, et les soutenir pour encourager les sociétés indigènes à croire en eux mêmes, en oubliant l'exclusion sociale. De plus, en supportant l'éducation, pour les adultes mais aussi pour les enfants, les bibliothèques peuvent éviter la perpétuation de l'ignorance et la désinformation qui a maintenu les communautés aborigènes dans les ténèbres pendant des siècles.

La conférence présente un résumé des expériences de l'auteur, et quelques unes de ses idées sur les bibliothèques indigènes. A son tour, il expose un bref panorama de l'état actuel de la question dans d'autres parties de l'Amérique Latine.

Mots clés

Bibliothèques indigènes – peuples indigènes – identité – inclusion sociale – langues en voie de disparition – diversité culturelle

Identité, exclusion et bibliothèques

Dans son œuvre classique d'introduction à la sociologie, Giddens (1944: 15) fournit une juste définition de « culture » :

«...les valeurs que partagent les membres d'un groupe donné, les normes selon lesquelles ils agissent et les biens matériels qu'ils produisent »

La *culture* rassemble des valeurs, des idées et des biens, dans une structure dense et complexe qui met en relation et en contact les individus entre eux. La prise en charge des caractéristiques culturelles propres aboutit à la création d'une *identité*, un ensemble de caractéristiques qui identifie une personne et lui crée un sentiment d'appartenance au groupe. Selon Kleymeyer (1193: 18) :

« La culture aide à déterminer qui nous sommes, ce que nous pensons de nous mêmes et comment nous agissons envers les autres, aussi bien à l'intérieur ou à l'extérieur des groupes auxquels nous appartenons ».

Les pratiques culturelles et les perspectives propres de chaque ensemble d'individus se constituent dans les caractéristiques d'une *ethnicité*, une identité comme une ethnie, comme un peuple. Les membres d'un groupe se voient eux mêmes comme culturellement différents, et sont perçus de la même manière. Les différences entre les ethnies (du fait de caractéristiques comme la langue, l'histoire, l'origine sociale, la religion, les styles vestimentaires, etc.) sont rarement neutres. Généralement, elles s'associent a des antagonismes entre groupes, à des inégalités de richesses et de pouvoir, ou bien à une façon, la plus répandue, de construire l'image propre en la distinguant de celle de l'« autre ».

Les opinions ou attitudes observées par les membres d'un groupe vis-à-vis d'un autre, généralement soutenant des points de vue préconçus, s'appellent des *préjugés*. Lorsque

cette opinion passe du plan idéal au réel, et se concrétise en une attitude envers un ensemble déterminé d'individus, on parle de *discrimination* : une série d'attitudes qui désavantagent les membres d'un groupe par rapport à des opportunités qui sont ouvertes à d'autres. Le déclassement, la mise au banc, peut se transformer en *exclusion*, c'est-à-dire l'annulation d'opportunités, la fermeture totale des portes à des individus déterminés ou à des groupes entiers. Selon le rapport « Exclusion sociale au Royaume Unie », l'exclusion sociale est :

« C'est l'incapacité de notre société à maintenir tous les groupes et les individus à la hauteur de ce que nous espérons comme projet de société... [Ou bien] à reconnaître son complet potentiel »

Le philosophe Alex Honneth (1996) parle de « lutte pour la reconnaissance », expliquant qu'être socialement exclu, c'est être privé de toute reconnaissance et valeur sociale.

L'UNESCO signale, dans le rapport 2000 sur la Culture, l'enracinement, le caractère profond au niveau mondial, des problèmes qui affectent les relations humaines : des pertes d'identités, le racisme, la xénophobie, la discrimination... De tels problèmes sont intrinsèquement liés à l'identité d'un groupe humain, sa culture, ses mécanismes d'apprentissage, sa vision de l'« autre » et son respect par rapport à lui... La même organisation internationale précise dans la Déclaration des principes de la coopération culturelle (1996), que « toute culture a une identité et une valeur qui doivent être respectées et protégées » (art. 1. 1), et que « tout peuple a le droit et le devoir de développer sa culture » (art. 1.2).

Les problèmes de perte d'identité, de pression culturelle, de discrimination et d'exclusion se retrouvent partout dans le monde. Dans le cas de l'Amérique Latine, ce sont peut-être les peuples originaires qui doivent subir une plus grande pression au respect.

La bibliothèque, institution gestionnaire de mémoires et de patrimoines, non seulement peut se transformer en un outil de récupération culturelle et de consolidation d'identité, mais elle peut également fournir, en tant que centre d'information, des services qui plaident en faveur d'une réalité pacifique et plurielle, et en faveur du rapprochement et de l'interaction constructive entre les groupes dominants et les minorités... De même, elle peut-être un outil d'inclusion sociale en facilitant le processus de changement des circonstances qui ont provoqué l'exclusion. Au cœur des populations indigènes et en accomplissant ces fonctions citées, la bibliothèque aurait un important rôle à jouer.

Les bibliothèques dans les communautés indigènes : la théorie

La géographie latino-américaine est profondément marquée par les racines et les traces de ses peuples originaires. « Découverts » par les explorateurs européens qui s'aventuraient au delà des frontières de leur propre monde (intellectuel et spatial), ces civilisations peuplaient leurs terres depuis des millénaires en transitant de chemins en chemins, et en développant de très riches traditions culturelles qui formaient un cadre complexe, diverse et pluriel. Des milliers de langues résonnaient sous ces cieux qui assistèrent le devenir

d'états et de groupes, la naissance et la mort de communautés entières et les conflits et victoires de millions d'individus.

Le résultat de la rencontre (ou peut-être du « choc forcé ») entre les nouveaux venus et les résidents est connu de tous. Les livres d'histoire nous parlent des batailles, des massacres, du génocide, de la torture, de l'humiliation et de l'oubli qui est survenu ensuite avec l'esclavage, la discrimination et l'exclusion...

Parler de cultures indigènes ramène toujours à la mémoire un passé douloureux (voir quelquefois honteux). Pourtant, ces peuples ne sont pas un souvenir diffus des temps passés. A travers les siècles, ils ont survécu et ils ont su s'adapter, sans oublier leur identité dans la plupart des cas, aux nouvelles circonstances sociopolitiques, aux nouveaux schémas économiques, aux nouvelles situations culturelles et de travail, au partage des terres (de leurs terres), aux stéréotypes et aux étiquettes dont on les a affublés à tous les niveaux concevables d'éloignement. Ces survivants, ces combattants, ces résistants *vivent aujourd'hui*. Et ils ne le font pas « parmi » nous, mais plutôt « avec » nous ». Même si leur sang est quelquefois métissé, même si quelques unes de leurs coutumes se sont affaiblies et diluées au sein d'une autre culture dominante, et même s'ils sont considérés comme des minorités (même quand dans la plupart des cas ils sont majoritaires démographiquement), et même si on continue à les éviter, ils sont encore là. Ils luttent, défendent leurs racines et leurs fruits, ils fleurissent, même si beaucoup ne veulent pas le voir, ils créent, ils croient, ils grandissent et cherchent à trouver leur place dans un univers qui s'emploie à les considérer comme des reliques d'un passé révolu.

Ceux qui croient aux sociétés plurielles et qui défendent à outrance la valeur de la diversité, du plurilinguisme et de la transculturalité reconnaissent immédiatement la nécessité de soutenir la recherche des chemins de toutes ces communautés, numériquement réduites après des années de lutte, mais toujours actives. Ils reconnaissent l'importance profonde d'éviter les perspectives paternalistes et caritatives, d'aides qui ressemblent plus à des aumônes, de programmes orientés pour imposer d'autres réalités, différentes des leurs. Ils reconnaissent l'urgence d'agir, de prendre parti, de tendre la main et de porter sur leurs épaules un travail qui a du commencer il y a des siècles mais qui continue à être relégué à un futur incertain.

Il est nécessaire de commencer par une approche aux problématiques réelles des peuples originaires latino-américains. Au delà des statistiques (inter)nationales et des déclarations officielles (qui d'habitude se contentent de bonnes intentions mais ne se transforment que très rarement en actions), et au delà des collaborations entre organismes qui tentent d'aider d'après des cadres culturels et idéologiques différents, il est nécessaire et urgent d'entendre la voix de ceux avec qui nous souhaitons collaborer. Eux, mieux que quiconque, savent quel sont leurs problèmes et leurs manques, ils savent ce qu'ils veulent pour leur futur, ils savent ce qu'ils cherchent... Ils connaissent les solutions précises à leurs problèmes, même si pour des motifs divers, ils ne peuvent les mettre en œuvre. Les écouter, les comprendre, travailler avec eux (« perspective de *développement de base* »), c'est ainsi que doit débiter n'importe quel programme de collaboration. Le bibliothécaire ne doit pas être ni un héros ni un sauveur mais seulement des mains qui aident, collaborent et accompagnent sur le long chemin de récupération d'identités et de forces.

La bibliothèque peut (et doit) jouer un rôle fondamental et décisif au sein de la réorganisation et de la revitalisation culturelle et sociale des communautés natives. En tant que *poumon culturel et gestionnaire de mémoires*, l'institution peut effectuer son apport en processus de récupération d'histoires perdues, de renforcement de la tradition orale et des langues menacées et affaiblies, de promotion de l'alphabétisation et de l'éducation bilingue au primaire, de garantie des droits humains fondamentaux, de fourniture d'information stratégique sur la santé, de travail et de développement soutenable, de fourniture d'outils de croissance et de bien-être, de diversité, de formation et d'information, et surtout, de connexion du monde indigène à la réalité internationale. Il ne s'agira pas de travailler avec des groupes humains de musées, mais avec des sociétés vivantes et puissantes, avec l'envie de progresser, de dire leurs mots, de crier leurs voix, de chanter leurs chants et de raconter leurs contes. Avec l'envie d'apprendre, d'acquérir le meilleur de la culture dominante dans leur propre intérêt, et de donner à cette culture le meilleur de la leur. C'est de cela que parle le dialogue interculturel, un dialogue qui a échoué pendant cinq siècles, et dont l'absence a conduit à la situation actuelle d'isolement, de non communication et d'incompréhension.

Du point de vue d'une froide analyse bibliothéconomique, une communauté indigène se transforme immédiatement en « usagers » et « services ». Mais qui sont ces usagers ? Comment vivent-ils ? Que cherchent-ils ? Qu'est qu'ils ont déjà ? De quoi manquent-ils ? Comment leur donner ce qu'ils cherchent ? Comment les aider à ce qu'ils y parviennent ? Les réponses à ces questions doivent être intégrées de façon rapide aux méthodes d'organisation des bibliothécaires, pour que les résultats de cette organisation, la bibliothèque, ses collections et ses activités, répondent véritablement aux attentes de la population utilisatrice. Il ne s'agit pas d'appliquer un modèle déjà utilisé à des circonstances « spéciales » : les greffes étrangères en général échouent et sont rejetées par n'importe quel système organique. Il s'agit plutôt de créer un nouveau modèle, unique et imaginaire, qui s'adapte au fur et à mesure à la propre évolution de n'importe quel groupe humain au travers d'une méthodologie de recherche-action. Peut-être serait-il nécessaire de réunir les outils méthodologiques qualitatifs issus d'autres disciplines. L'interdisciplinarité enrichit les horizons et les points de vue, en fournissant plus d'instruments pour la recherche et l'activité.

Les bibliothèques dans les communautés indigènes : la pratique

Depuis 2000, différents modèles de « bibliothèques indigènes » se sont progressivement mis en place en Amérique Latine, en se servant d'idées déjà utilisées dans des unités multiculturelles de pays scandinaves ou de bibliothèques aborigènes australiennes, et en cherchant et en découvrant, de même, quelles sont les possibilités dans le contexte régional. Les propositions locales sont en général des projets à petite échelle, mis en pratique par des individus ou des petits groupes de recherche dans le champ des universités, des institutions gouvernementales ou des ONG indépendantes. Dans la plupart des cas, les modèles théoriques sont construits depuis des perspectives interdisciplinaires

qui incluent l'anthropologie, l'histoire, l'éducation linguistique et le droit, en plus de la bibliothéconomie. Quelques uns des projets les plus connus ont été les suivants :

Argentine

-depuis la bibliothèque du CIFMA (Centre Intégral de Formation dans la Modalité Aborigène), dans le quartier *Nalà* sous la présidence de Roque Sàenz Pena (province de Chaco), on a fourni des outils et des services aux étudiants *Qom, Moqoit y Wichi*, en les incorporant à leurs pratiques pour les transformer en maîtres auxiliaires d'EIB. La bibliothèque est ouverte également à l'ensemble de la communauté de la zone.

-quelques bibliothèques populaires et scolaires dans les quartiers *Pit'laxà* (dans la province de Formosa) y *Wichi y Avà* (dans la province de Salta) proposent quelques activités pour leurs usagers indigènes.

-la « Bibliothèque Populaire Ethnique *Qomlaqtaq* » est un projet intéressant et novateur mis en place pour fournir des services à la communauté *Qom* qui habite dans les zones suburbaines de la ville de Rosario (province de Santa Fe).

L'Université Nationale de Comahue (Général Roca, province de Rio Negro) soutient – encore à l'état de projet » l'idée de générer la « Bibliothèque Mapuche et les peuples originaires *Nimi Quimün* », un centre qui ferait le lien avec l'institution universitaire 'Bibliothèque « Ernesto Sàbato ») et la communauté indigène (communauté urbaine « Elel Quimun »)

Bolivie

-Des organisations comme le CIDOB (la Confédération des Peuples Indigènes de Bolivie) et leurs auxiliaires CIPOAP, CIRABO, CPILAP, CPIB, CPITCO, CPESC, APG et ORCAWETA, dirigent des bibliothèques, des liens et de l'information pertinente sur la réalité originaire nationale, en proposant des services constants vers les communautés natives de leurs régions respectives.

-Des organismes comme l'APCOB (Aide pour le paysan indigène de la Bolivie orientale) et autres membres de REDETBO (réseau d'information ethnologique de Bolivie) comme CEDEPA, CER-DET, CIDDEBENI, MACPIO, MUSEF, et la bibliothèque ethnologique de Cochabamba, possèdent de nombreuses ressources d'informations (y compris audiovisuel) autour des différentes ethnies du pays qui sont diffusées à la fois auprès des secteurs indigènes et auprès de ceux non-indigènes.

-Des initiatives aborigènes comme Aymara Uta se distinguent (« La Maison Aymara », site web dédié à cette culture et à cette langue) ainsi que des projets comme le THOA (Atelier d'Histoire Orale Andine).

Brésil

-Le musée Magüta des Ticuna est installé à la confluence des fleuves Javari et haut Solimões, état d'Amazonas. Il a une bibliothèque annexe qui propose des activités de collecte du patrimoine oral et de soutien aux maîtres d'écoles bilingues.

-Des expériences similaires à celle du Musée Magüta se sont déroulées, à plus petite échelle, dans les *escolas da floresta* de la région d'Acre, et dans la zone du Rio Negro.

-La consultation de *bibliothèques virtuelles* par Internet est une pratique courante parmi les *Ticuna*, les *Waimiri-atroari*, les *Makuxi* de Roraima, les *Karajà*, les *Guarani* et autres groupes de l'Amazonie.

Colombie

-Les bibliothèques municipales implantées dans la zone Wayuu de la Guajira sont un excellent exemple d'unités avec des services interculturels. Une de celles-ci, celle de Rio Acha (capitale du département de la Guajira) appartient à la Banque de la République, et fournit des services pour les usagers *Wayuu* et *Alijuna*.

-D'autres unités créées par les quatre villages originaires de la Sierra de Santa Marta, dans la zone du Cesar, commencent à collecter la tradition orale et des contes, et à proposer des services adéquates à l'idiosyncrasie et aux attentes de leurs usagers.

Chili

Le bibliobus de l'Ufro (Université de la Frontière, Temuco) et la DIBAM (Direction des Bibliothèques, des Archives, et des Musées) a été une activité d'extension réalisée en 1998 en territoire Mapuche. Cela incluait la création d'une audio thèque à *mapudungu* (enregistrement de cassettes en accord avec les demandes des communautés, selon les centres d'intérêts, par l'intermédiaire d'un traducteur), et d'un vaste travail avec la communauté, en particulier avec les femmes et les enfants.

-le Centre de Documentation Indigène de l'Institut d'Etudes Indigènes (Université de la Frontière, Temuco) est dédié en priorité à l'étude de la culture *Mapuche*, et à la diffusion de documents au sein de la communauté.

-Des bibliothèques d'organisations comme LIWEN (disparue depuis 2005), et des archives de radios indigènes comme « Wixa Agenay » (Santiago de Chile, 2007) diffusent des informations au sein des communautés rurales et urbaines *Mapuche*.

Mexique

Les salles communautaires d'information à Puebla, dans la zone *Nàhuat* de la Sierra Central, se distinguent des autres. De telles unités ont été des expériences menées par le CESDER (Centre d'Etudes pour le Développement Rural) et son Centre d'Information et de Documentation « Lorenzo Servitje ». Leurs services se sont basés sur la récupération et la diffusion de savoirs locaux et traditionnels.

Pérou

-A Huancavelica (Sierra Central) le Réseau de Bibliothèques Rurales fonctionne autour d'une dizaine de bibliothèques qui servent à la population, majoritairement *Quechua*, de la région.

-Dans les bibliothèques populaires situées au sein des communautés *Ashäninka* du grand Pajonal s'est créée *Ashäninka Net*, une des premières initiatives numériques de la zone qui comprend cette ethnie.

-Le projet de « Bibliothèque Quechua » de Ayaviri (département Puno) est spécialisé sur l'actualité par la Prelatura de Ayaviri et le Collège de Bibliothécaires du Pérou, et il inclut, entre autres actions directes, la collecte de tradition orale locale.

-Le réseau de bibliothèques fluviales du haut Marañon a été un projet mis en place par la Bibliothèque Nationale du Pérou en collaboration avec la OEA. Ils offraient des services ponctuels aux usagers des villages *Aguaruna* et *Huambisa*.

Venezuela

-Le Système National de Bibliothèques Publiques du Venezuela entretient un service de bibliothèques mobiles (des fargues, des canots de servitude, des canoës et des barques à passagers) tout au long des fleuves du bassin du haut Orinoco, avec des services en majorité pour les indigènes (surtout *Piaroa*). L'activité est centrée sur la Bibliothèque Publique Centrale « Simon Rodriguez » à Puerto Ayacucho, état Amazonas.

-Le « Système d'Ecoles Boliviennes en réseau » a été un projet expérimental implanté dans l'état de Zulia, où vit l'ethnie *Wayuu*. Il s'appuie sur les bibliothèques et la participation de livres vivants.

Il existe des références généralistes sur les travaux dans les zones Aymara du nord du Chili ; dans les bibliothèques Guaraní au Paraguay ; dans les unités d'information des communautés Quechua (Otavalo, Salasaca, Napo) d'Equateur ; chez les groupes afro-descendants au Honduras, en Colombie, en Equateur et au Surinam ; dans les localités du Costa Rica et du Panama ; et spécialement dans la zone maya du Guatemala et au sud de Mexico. De plus, il existe des nouvelles sur les propositions dans les bibliothèques de frontière en Colombie, au Brésil, dans les écoles et les missions religieuses de la zone nord et nord-est de l'Argentine. Il n'existe pas de bibliographie sur elles ni d'autres références à part celles strictement personnelles.

En Argentine, l'auteur a développé, depuis 2001, la mise en place et l'évaluation d'un modèle propre, destiné à satisfaire les nécessités des populations originaires de la région NE du pays, où sont rassemblées les ethnies *Qom*, *Moqoit*, *Pit'itaxà* et *Wichi*. Le projet, intitulé « Bibliothèques Indigènes » a été rendu possible grâce au soutien de plusieurs donations, et se base sur l'idée d'évaluer les demandes d'information et les caractéristiques culturelles de chaque communauté pour essayer d'apporter une réponse cohérente et pertinente aux demandes similaires depuis la bibliothèque, un organisme qui peut modifier totalement sa structure pour s'adapter de façon souple aux conditions les plus diverses.

Expérience en Argentine : le projet « Bibliothèques indigènes »

Les premières approches des communautés indigènes dans lesquelles il a été souhaité mettre en œuvre le projet ont permis à l'auteur d'évaluer la situation et d'identifier les besoins. Les destinataires ont mis en avant la nécessité de récupérer la mémoire communautaire, de revitaliser les expressions culturelles traditionnelles et la tradition orale, et de faire en sorte que les générations les plus jeunes se les approprient. De même, ils ont souhaité que la culture locale soit incluse dans les activités des écoles (qui comprennent, dans le NE argentin, quelques programmes d'éducation bilingue), et que soit réussie la manière dont on diffuse l'information précieuse (santé, droits, travail, développement durable, technologie), en regroupant les canaux d'informations indigènes

de la communauté avec les moyens modernes utilisés par la bibliothèque (écriture et nouvelles technologies).

Le réseau semble énorme. Cela est dû au fait que le modèle traditionnel de la bibliothèque ne pouvait pas se mettre en place dans de tels contextes. Le manque de matériel écrit et édité en langue indigène était (et est toujours) quasiment total. Par conséquent, l'auteur a opté pour concevoir un modèle propre basé principalement sur les collections sonores. Les unités seraient de taille réduite avec une structure flexible, elles seraient implantées dans les écoles, un endroit où toute la communauté (et en particulier les jeunes) pourrait se rencontrer. À leur tour, les documents sonores pourraient se transformer en matériaux de pratique pour l'enseignement bilingue.

Ensuite, la bibliothèque a été dépouillée de ses étagères et de ses murs, adaptée aux conditions climatiques et aux infrastructures extrêmement dures, dépossédée de ses catalogues et de sa signalisation, et modifiée totalement pour s'adapter aux nécessités des différentes communautés. Dans certaines de ces communautés, la bibliothèque était une simple caisse conservée dans un coin de la salle de classe, dans d'autres, c'était une étagère bancale, et dans d'autres c'était un sac indigène en fibre de *caraguata*...

Le travail de recueil oral s'est réalisé entre 2002 et 2005, et même s'il fut long, il a pu bénéficier de la participation active des membres de la communauté, soucieux de ce que leur culture et leur mémoire se transmettent. Des voix en quatre langues indigènes ont été enregistrées sur de simples cassettes magnétiques de 60 minutes, support le meilleur marché et le plus facile à utiliser au sein des communautés. Les documents récoltés comprenaient des mythes de la création, des légendes, des contes épiques, des récits personnels, de l'histoire, de la médecine, de la cuisine, des chants, des devinettes, des jeux et d'autres choses encore. En général, la transmission orale indigène s'accompagne d'autres actes culturels, comme des chants, des danses, du langage corporel ou de la musique, des éléments qui n'ont pas toujours pu être recueillis et enregistrés avec les moyens utilisés. Les enregistrements ont permis de renouer avec des souvenirs quasiment oubliés, et à la naissance d'espaces dans lesquels, à nouveau, on pratiquait l'art de parler. Cela a permis l'introduction de « livres vivants » -narrateurs et conteurs d'histoires- dans les activités des bibliothèques.

Quelques uns des matériaux sonores ont été retranscrits –en utilisant une adaptation de l'alphabet latin- et écrits sur des supports papier, en particulier les contes et les légendes. Ce genre d'écrits ont été illustrés par les enfants, et sont devenus des volumes de ces bibliothèques naissantes, et des textes pour la pratique de la lecture-écriture de la langue originaire.

Les canaux oraux ont été utilisés pour récolter l'histoire locale, la généalogie et la géographie. Les coutumes sanitaires et la pharmacologie naturelle indigène ont été recueillies et comparées avec les connaissances médicales modernes, en collaboration avec des équipes médicales locales. Des petits travaux sur les droits de l'homme ont été

également réalisés, ainsi que sur la formation au travail, la gestion des ressources naturelles et autres thématiques similaires, en prenant toujours en compte les intérêts du groupe destinataire et ses priorités. Enfin, on a assisté à la naissance de services de lecture familiale.

En 2004-2005, quelques uns des matériaux ont commencé à être numérisés, de sorte que, sur les ordinateurs donnés par le gouvernement à certaines écoles communautaires, on a pu écouter les enregistrements sonores, et on a pu également écrire (et lire) quelques unes des histoires du village. Etant donné que les matériaux produits par les bibliothèques appartiennent aux communautés respectives (car ils codifient leurs connaissances traditionnelles), se seront elles qui décideront du destin de ces documents.

La bibliothèque a démontré à travers de petites expériences, qu'en étant adaptée aux circonstances (et non pas le contraire), elle pouvait apporter un grain de sable et atteindre quelques marches de l'échelle vers le bien-être et la croissance.

Quelques mots pour la fin et un début

Le travail avec les bibliothèques indigènes vient tout juste de commencer. Les expériences continuent à se développer, modestes mais puissantes, avec peu d'aide institutionnelle mais avec beaucoup de motivation de la part des chercheurs, bibliothécaires et professionnels de l'information qui souhaitent les faire avancer. Les archives sonores, les bibliothèques mobiles et les livres en langue indigènes sont encore rares, de même que les bibliothécaires formées au sein de la propre communauté native, les trésors conçus à la hauteur des cultures originaires ou des codes de classification qui abandonnent l'habitude de cataloguer les natifs comme « des peuples primitifs ». Les travaux théoriques consacrés à cette thématique sont également peu nombreux : étude des usagers indigènes, le travail avec des méthodes anthropologiques, la gestion de fonds sonore, le recueil de tradition oral, le catalogue de documents en langues indigènes...

Parmi les nombreux services et activités qui pourraient se mettre en place dans une bibliothèque indigène –qui a pour seule limite l'imagination et la disponibilité des ressources-, ceux en lien avec le recueil de langues et de la tradition orale, de patrimoines parlés et d'histoires sonores, représentent une part importante. Ces services –quelle que soit la forme qu'ils prennent- sauveront de l'oubli des sons et des mots qui représentent une de nos plus grandes richesses comme espèce. Non seulement ils la recueillent, mais ils la conservent également et ils la diffusent, pour qu'elle continue à résonner dans la bouche des personnes parlant la langue, et dans les oreilles d'autres individus, et enfin pour qu'elle continue à codifier des contes et des légendes, des recettes et des remèdes. Mais surtout, cela permettra au gens qui parle la langue de récupérer, de s'approprier et de valoriser leur propre culture, leur identité, leur dignité...

Et, à travers de cette appropriation, se constituera une opportunité pour commencer l'échange et l'apprentissage intergroupe et interculturel qui facilite l'inclusion sociale. En effet, car l'exclusion se fonde sur le préjugé, c'est-à-dire, sur la méconnaissance. Donc c'est

seulement au travers de la connaissance que l'on peut réussir à créer des ponts sur ces failles construites par l'homme lui-même, qui jour après jour, s'emploient à diviser et séparer de plus en plus l'incroyable mosaïque humaine.

Bibliographie citée

1. Giddens, Anthony. 1994. *Sociología*. Madrid: Alianza.
2. Honneth, Axel. 1996. *The Struggle for Recognition. Moral Grammar of Social Conflicts*. Cambridge, Mass.: The MIT Press.
3. Kley Meyer, Charles D. (comp.) 1993. *La expresión cultural y el desarrollo de base*. Quito: Abya-Yala/Fundación Interamericana.
4. UNESCO. 1966. Déclaration de los principios de la cooperación cultural [En línea] disponible en http://portal.unesco.org/es/ev.php-URL_ID=13147&URL_DO=DO_PRINTPAGE&URL_SECTION=201.html [Accesado el 27 de Mayo de 2007]
5. UNESCO. 2000. *Diversidad cultural, conflicto y pluralismo: Informe Mundial sobre la Cultura* [En línea] disponible en <http://www.unesco.org.uy/centro-montevideo/informecultura.pdf> [Accesado el 27 de Mayo de 2007]

Traduction : Catherine Leclerc

Bibliothécaire adjointe

Service Recherche du musée national de la Marine

17, place du Trocadéro

75116 Paris

Tél. 01 53 65 81 36

c.leclerc@musee-marine.fr ou catherine.leclerc@club-internet.fr